

la foule se précipitait vers Tazilé, qu'on accablait de reproches et de menaces.

Sur un geste de M. Novéal, le silence se rétablit.

—Je vais encore vous donner une autre preuve de ce que j'ai avancé, s'écria-t-il.

Comme on s'était hâté de le remettre en liberté, il s'approcha du roi, prit une des boulettes que le roi avait religieusement gardées dans sa main, et en mangea la moitié.

Son véritable motif pour en agir ainsi était de neutraliser au plus vite l'action des deux ou trois gouttes de poison qu'il n'avait pu s'empêcher d'absorber.

Maintenant que le vent favorable avait tourné de son côté, la foule interprétait naturellement en bien toutes ses actions, et celle-ci fut accueillie par des murmures d'approbation.

Quoique l'épreuve du poison n'eût pas été tout à fait ce qu'elle devait être, M. Novéal résolut de profiter des bonnes dispositions des sauvages pour délivrer immédiatement ses amis. Malheureusement, comme nous l'avons dit plus haut, ceux-ci avaient tué trois Batongas, et les parents des victimes se devaient évidemment de réclamer vengeance.

Malgré cela, Tamanou dit au roi que, d'après les conditions du jugement par le poison, il demandait le prix de sa victoire, c'est-à-dire la liberté de ses compatriotes.

—L'épreuve n'a pas été remplie complètement, répondit Mbourousémé.

Une discussion assez vive s'engagea entre le monarque et le sorcier. Voyant néanmoins que le roi était un peu ébranlé, Tamanou reprit le thème de la rançon, sur lequel il broda de si brillantes variations que le roi finit par céder. Quant aux parents des Batongas tués par les blancs, M. Novéal promit formellement qu'on leur enverrait de riches présents pour les consoler.

Malheureusement, l'éloquence de Tamanou échoua complètement lorsqu'il voulut obtenir pour lui-même l'autorisation de partir. L'épreuve qui venait d'avoir lieu avait redoublé la confiance qu'il inspirait aux Batongas. Dès qu'il parla de quitter la tribu, la foule tout entière se récria contre sa résolution.

Voyant qu'il ne pouvait rien obtenir, et qu'il risquait en insistant de compromettre la sûreté de ses amis, il baissa tristement la tête et accepta sa destinée.

Il se hâta d'aller rejoindre ses compagnons, dont il devinait les inquiétudes, et de leur raconter ce qui venait de se passer.

Quoique la journée fut fort avancée, il fut décidé qu'on partirait immédiatement. On comprend que, dans la position où se trouvaient les malheureux Européens, leurs préparatifs ne furent pas longs à terminer. Le voyage était long et pénible pourtant, ils ne le savaient que trop ; mais, en ce moment, ils se seraient exposés à des dangers plus grands encore pour échapper aux Batongas.

Grâce au crédit que sa récente victoire lui avait procuré chez tous ces sauvages, M. Novéal parvint à obtenir quelques provisions pour ses parents. Deux jeunes gens, fils d'un ami de Tamanou, consentirent à servir de guides aux Européens. Il va sans dire qu'à eux aussi on promit d'envoyer des cadeaux.

Ce ne fut qu'au dernier moment que M. Novéal prévint ses parents qu'il ne pouvait partir avec eux.

On juge de leur désolation. Juliette, surtout, qui avait été profondément touchée de l'affection toute particulière que lui témoignait M. Novéal, ne pouvait se décider à le quitter. Elle l'embras-

sait en pleurant et le suppliait de faire encore une tentative auprès des sauvages pour obtenir sa liberté.

Bien que vivement, ému lui-même M. Novéal était le seul qui eût gardé son sang-froid.

—Le temps se passe, dit-il, et chaque minute a son importance. Vous ne connaissez pas la mobilité du caractère des sauvages. Pour un rien ils peuvent se raviser et vous ordonner de rester. Au nom du ciel, au nom de vos enfants, Juliette et Clémence, partez. Je suis vieux, je n'ai plus que quelques jours à vivre. Je suis trop heureux d'avoir pu vous sauver. Plus tard, vous penserez quelquefois à votre vieux cousin, qui vous a dû la dernière et la plus douce émotion de sa vie. Embrassez vos enfants pour moi et parlez-leur quelquefois de leur cousin Gaspard. De là-haut je vous entendrai, et je serai heureux de votre bonheur. Chère Juliette, ne pleure pas ainsi, tu me brise le cœur. Tu es mère et tu dois obéir aux devoirs sacrés que t'impose ce titre. Allez, mes amis, mes chers amis. Embrassez-moi encore une fois et que Dieu vous conduise.

Il les serra dans ses bras, puis il dit au guide batonga de se mettre en route.

Quant à lui, il se perdit dans la foule pour éviter que ses parents ne retardassent encore leur départ.

Dès que M. Novéal supposa que ses amis avaient perdu de vue le village de Sérouma, il revint tristement s'asseoir dans la hutte que les Européens habitaient quelques minutes auparavant. Il se sentait le cœur profondément triste et découragé. Depuis si longtemps qu'il demeurait au milieu des sauvages et qu'il avait perdu tout espoir de regagner sa patrie, il avait fini par se résigner à sa triste position.

Habitué à sa tâche de sorcier, il l'accomplissait machinalement et sans réfléchir à tout ce qu'elle avait de triste et de grotesque. Quant à la France et à sa famille, tout cela était aussi loin de lui que les étoiles du ciel.

Cédant à l'abrutissement qui envahit peu à peu les natures les plus intelligentes lorsqu'elles sont obligées de rester longtemps complètement seules au milieu de gens à l'esprit borné et grossier il se surprenait parfois à prendre au sérieux les divers incidents de son existence chez les Batongas.

Depuis l'arrivée de ses parents, un nouvel horizon s'était ouvert devant lui. Tous les souvenirs de sa jeunesse s'étaient réveillés dans son cœur soudainement ranimé. Il avait revu la France, l'Inde ; il avait songé à ses anciens amis, à sa sœur. Son imagination, écrasée jusque-là par le poids d'une cruelle réalité, lui avait fait entrevoir pour ses dernières années les jouissances de la vie de famille auprès de Juliette et des petites Bartelle.

Quoiqu'il n'eût jamais vu ces enfants, il y songeait continuellement. Juliette lui avait fait si souvent leur portrait, qu'il se figurait presque les connaître.

Cet homme qui, jadis, poussé par un esprit aventureux, ne rêvait que dangers, voyages et plaisirs violents, n'avait plus maintenant qu'une idée ; le repos et les joies du foyer.

Une maison au milieu d'un beau jardin égayé par la présence de Juliette, de Clémence et de leurs enfants, voilà quel était le rêve qui se présentait continuellement aux yeux de M. Novéal.

Hélas ! à quoi lui servaient maintenant les trésors dont il était l'héritier ? Par une amère dérision du sort, il avait passé sa vie à courir après la fortune, et le jour où la fortune répondait à ses vœux il se voyait dans l'impossibilité d'en profiter.

Avoir quinze millions, c'est-à-dire dix fois plus